

Romances sans paroles

Yves Navarre

14. LUDOVIC

Depuis qu'il a pris son service dans cet hôpital de banlieue, le docteur Aste, Bernard, Sam, Samuel, Samuel Astelaze, et cette double identité lui convient et lui plaît, remarque, dans les couloirs, un homme en pyjama de l'assistance publique, un balai à la main et près de lui une pelle, un seau, un grand carré de laine pour lustrer. Les couloirs de l'hôpital sont impeccables. L'homme est toujours là, à un étage ou à un autre, en train de balayer, s'écartant au passage des malades, des médecins, des consultants, des infirmières ou des visiteurs, les classant à chaque fois d'un regard, selon le motif supposé de leur présence dans cet établissement.

Au début, Bernard n'a pas réellement prêté attention à cet homme. Ce n'était, pour lui, qu'un employé zélé, un peu mystérieux à le croiser, inquiet, donnant vaguement l'impression de redouter un reproche, de perdre une confiance. Puis, un jour, Bernard s'est dit que si l'homme portait un pyjama c'est qu'il était en traitement et donc, en principe, n'avait pas à travailler au nettoyage. Il a demandé son dossier. Berthaud, Ludovic. Né le : 28 janvier 1921. Marié. Deux enfants. Adresse : 2, avenue des Lierres, 78600 Maisons-Laffitte. Profession : commerçant. Entré le : 27 juillet 1975. Diagnostic : psychoses maniaco-dépressives. L'homme était là depuis bientôt sept ans et, désormais, dans les couloirs, peureux, attentif à bien accomplir sa tâche. Dans le dossier, plusieurs lettres recommandées adressées à son épouse par les précédents internes responsables du service et ils ne restaient jamais plus de six mois, petite valse. « Madame. Nous vous informons du fait que l'état de votre mari ne nécessitant plus de soins, il peut rentrer à son domicile et ... », lettre de 1976. « Madame. Nous vous rappelons que l'état de votre mari étant jugé normal il conviendrait ... », lettre de 1978. « Madame. Suite à nos précédents courriers, l'état de votre mari étant satisfaisant, il importe que celui-ci rentre chez lui et ... », lettre de 1980. « Madame. L'état de votre mari ne justifiant plus l'hospitalisation, nous vous prions d'entrer le plus rapidement possible en contact avec notre assistante sociale, madame Cellard. Nous vous rappelons que nos établissements ... », lettre de 1981. Bernard avait convoqué Ludovic Berthaud. Frayeur de l'homme assis sur le rebord de la chaise, grand, maigre, aux cheveux argentés, les yeux terriblement bleus, le regard chavirant. Bernard, par jeunesse, volonté de faire son travail, souci d'un ordre des choses et désir de rendre il ne savait trop quelle justice de parole, l'avait questionné. L'homme ne nécessitait plus de surveillance médicale. Il répétait invariablement « c'est très bien ici, monsieur le docteur » ou « ça m'intéresse de faire ce que je fais ». Votre femme vous rend visite ? » « Au début, oui. « Quand, au début ? » « Quand je suis entré, monsieur le docteur. » « Et depuis ? » « Je suis très bien ici. monsieur le docteur. »

Bernard avait failli renoncer, laisser l'homme à ses couloirs et à son balai. Mais il se sentait obligé de remplir un rôle. Il avait essayé d'en savoir plus « avez-vous envie de revoir votre maison ? Votre femme ? Vos enfants ? » « Oui ... » « Alors pourquoi ne rentreriez-vous pas chez vous, le week-end prochain ? » « C'est trop tôt, monsieur le docteur. Il faudrait que je prévienne ma femme. » « Elle est prévenue. Depuis des années. » « Je suis très bien ici, monsieur le docteur. »

Bernard avait envoyé une lettre recommandée, de sa plume cette fois, et signée de son nom. L'autre nom. L'officiel. Le coupé. Le passe-partout. Pas celui des amours et des origines. Pas celui de sa famille qu'il rejetait parce qu'elle l'avait rejeté. Il prenait donc des décisions. Il décidait pour d'autres. Comme des revanches. Tout cela avait l'air de l'importance. La lettre était revenue, avec l'accusé de réception « refus de signer. Retour à l'expéditeur ». Bernard avait prévenu madame Cellard. Ils iraient ensemble, avec Ludovic Berthaud, au 2, avenue des Lierres, après les consultations de samedi. Bernard avait dit « ça ne peut plus durer. Nous en aurons le coeur net ». Madame Cellard, la voix enjouée et sèche, avait répondu, sans méchanceté, « pourquoi nous, docteur ? De toutes les façons, pour moi, c'est sur le chemin du retour ».

Samedi 20 février. Quinze heures. Bernard range son bureau, retire sa blouse, prend ses affaires et sort dans le couloir. Madame Cellard le rejoint. Le couloir du premier, du second, puis du troisième étage, Ludovic Berthaud se tient tout au fond du couloir du quatrième. Dans l'ombre. Le balai contre le mur. La pelle et le chiffon à lustrer dans le seau. Tout est propre. Rangé. Le lino reluit. Pas de poussière. C'est Bernard qui a pris Ludovic Berthaud par le bras « il faut vous changer, monsieur Berthaud. Vous avez préparé vos affaires ? » Dans une pièce aveugle du second étage, un lit qui prend toute la place, des vêtements bien rangés, un vieux sac à fermeture à glissière et, sur une chaise, un réveille-matin, un roman de Walter Scott et une carte postale représentant l'Etna. Ludovic Berthaud s'est habillé, pudiquement, en tournant le dos, derrière la porte entrouverte de son trou, son coin. Puis il est ressorti, sac à la main, sans rien de dit dans son regard. Dans l'escalier, une infirmière lui a lancé « tu t'en vas, Ludo ? Madame Cellard lui a fait signe de se taire. L'infirmière a fait un geste évasif de la main. Devant l'hôpital, madame Cellard arrête Bernard. « Nous ne pouvons pas y aller dans votre voiture, docteur. Pour que ce soit parfaitement réglementaire, il faut prendre un taxi. Ou alors, une ambulance. Mais pas un véhicule personnel. Il y a des conventions à respecter. Des assurances à prendre. »

Dans le taxi, madame Cellard se place à l'avant, à côté du chauffeur qui marmonne « faudra me payer le retour ». Bernard, à l'arrière, à côté de Ludovic Berthaud, répond « je rentrerai avec vous, si vous pouvez m'attendre quelques minutes ». Je n'attends jamais. Les minutes, ça dure des heures. » « Tant pis. Merci. Allons. » Banlieue, direction Paris, le périphérique Nord, la Défense, et de nouveau la banlieue, dans l'autre sens, une impression de traversée du monde. Madame Cellard se tient bien droite, muette, et certainement ravie. Elle a de l'expérience. Ludovic Berthaud, sac sur les genoux, mains croisées, à plat, sur le sac, donne l'impression de ne plus rien voir. À un feu rouge, le chauffeur de taxi consulte un plan afin de trouver l'avenue des Lierres.

Un petit immeuble en briques entre un hangar et une usine de rubans adhésifs. Bernard paie. Le taxi s'en va. Dans le couloir d'entrée, sur une boîte aux lettres, « Madame Berthaud 5^e gauche ». Ludovic Berthaud a l'air étranger, comme s'il n'était jamais entré là. Bernard fait signe à madame Cellard de s'occuper de lui. Il passe devant eux, grimpe les cinq étages. Porte gauche. Il tend l'oreille. Une musique, un bruit de radio. Les deux autres arrivent. Bernard sonne. « Qui est là ? » « Le docteur Aste, madame. C'est pour votre mari. » La porte s'ouvre. Une femme très brune, en robe mauve. Un parfum de pain d'épice. Comme une bouffée d'Orient. Un sentiment fatal. « Madame Berthaud ? » « Oui ... » Ludovic et elle se regardent. Madame Cellard se tient à l'écart comme un témoin obligé. « Madame, nous vous avons écrit de nombreuses fois, depuis des années. Je n'y a aucune raison pour que votre mari reste à la charge de notre établissement. » Madame Berthaud regarde Bernard « très bien », elle fait deux pas sur le palier « merci ! » elle prend son mari par la main, le fait entrer dans

l'appartement « je le reprends ! » et elle claque la porte. Bernard est resté un instant immobile devant la porte fermée, penaud, n'osant pas se retourner et croiser le regard de madame Cellard. Puis madame Cellard s'est mise à descendre l'escalier « ne restez pas là. Dans une certaine mesure, vous avez de la chance ».

Devant l'immeuble, ils se sont quittés « vous savez, docteur, ce que vous venez de faire, je dis bien vous, on le fait au début, une fois, et puis après plus jamais. Je dis bien on. Moi aussi, j'y ai cru ». Puis « j'ai un autobus un peu plus loin. La gare est par là, de l'autre côté. C'est un peu compliqué. Il y en a pour une heure vingt, environ. Mais on s'y fait. Je dis bien on. Je le fais bien chaque matin et chaque soir. Bon dimanche. Et à lundi ».

Au bout de l'avenue des Lierres, une dernière fois, Bernard se retourne et regarde l'immeuble, le cinquième étage, les deux fenêtres, rideaux tirés, voilages avec volants. Puis, à la gare, il achète son ticket « Paris, aller simple, s'il vous plaît ». Et un quotidien. Sur le quai, en attendant le train, il ouvre le journal à la rubrique nécrologique qu'il ne regarde jamais, aucune raison, et, pourtant : « Les familles Hanssen, Dolaval, Martin, Proux de Lescure, Santi et Lussac ont la douleur d'annoncer le décès de Jean HANSSSEN, Conseiller honoraire à la Cour des Comptes, Officier de la Légion d'honneur, mort accidentellement le 19 février en sa quarante-neuvième année. La levée du corps aura lieu le lundi 22 février dans la plus stricte intimité familiale, à Crantac (Alpes-de-Haute-Provence). Ni fleurs ni couronnes. Cet avis tient lieu de faire-part. »

Dans le train, Bernard serre le journal contre lui. Ni peine ni tristesse. Seulement le mot « accidentellement », et le dernier regard que Ludovic Berthaud lui a adressé alors que sa femme le tirait par la main. Beau travail. Belle journée. Porte claquée. Un mort. Bernard regarde les autres voyageurs et se dit que la multiplication des histoires est impossible. Tant vivre et ne rien dire. Faire semblant de ne rien voir. Ou alors mentir. Distraire. Épater. Pourquoi ? Ou encore, se rendre rare, faire semblant de partir pour un pire revenir. Pourtant, tout le monde voyage ensemble, trajets, tickets, allers simples ou pas simples, itinéraires et rêves ensevelis que les affiches en bordure de voie n'égaient pas. Ce n'est même plus le temps séduisant des publicités. Et Bernard s'entend appeler « Sam », tard dans la nuit, au téléphone, si souvent depuis le séjour de fin d'année. À chaque fois, Bernard avait écouté Jean, sans amour, vaguement flatté parce que quelqu'un l'appelait à un secours, mais aussi indifférent à l'autre, aimant, parce qu'il ne l'aimait pas vraiment, parce qu'il ne s'était senti perdu, pour lui, avec lui, que le temps de découvrir que Jean, comme les autres, ne lui renverrait jamais l'image idéale de lui qu'il souhaitait.

Gare Saint-Lazare. Des couloirs. Le R.E.R. Des halls de marbre. Un autre train. D'autres voyageurs. « Accidentellement. » La dernière fois, au milieu de la nuit, il y a quelques jours, « Sam ... pardon, c'est Jean. Sam ? » Bernard avait raccroché. Et comme le téléphone s'était remis à sonner, il l'avait décroché. Peut-être parce que Jean avait dit « pardon ». Tout devrait changer à cette douleur-là. Tout devrait être reconsidéré à ce geste-là. Tout commence là, l'humain ou le massacre. Et plus souvent le massacre. Ordinaire. La copie. L'esquive. Bernard a le sentiment de n'avoir jamais aimé que pour être quitté, ou quitter, reprochant à l'autre, avant même de le connaître, de ne pas être lui, identique, reflet parfait.

De la gare du R.E.R. à l'hôpital, Bernard marche. Embouteillages. Les gens font leur marché du samedi. Il a raccroché, puis il a décroché. Il voit la falaise. Que fait Ludovic chez lui ? Et madame Cellard ? À l'hôpital, dans le couloir du quatrième étage, plus de balai, plus de seau, plus de pelle. Il y a déjà des traces de pas sur le lino. Bernard appelle Karpak. Ça ne répond

pas. Un vieux numéro ? Dans l'annuaire, il cherche à la lettre B, Breillard, quai de New-York. Il compose le numéro. Une femme lui répond. « Mon mari n'est pas là. Je peux lui faire une commission ? » « Non. Non ... Mais à quelle heure rentrera-t-il ? » « Je ne peux pas vous le dire. Je rentre moi-même de voyage. »